

Mohammed Aïssaoui

\*\*\*\*\*

**L'ÉTOILE JAUNE  
ET LE CROISSANT**

\*\*\*\*\*

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

L'AFFAIRE DE L'ESCLAVE FURCY (Gallimard 2010, Folio n° 5275)

LE GOÛT D'ALGER, anthologie (Mercure de France, 2006)

# L'ÉTOILE JAUNE ET LE CROISSANT



MOHAMMED AÏSSAOUI

L'ÉTOILE JAUNE  
ET LE CROISSANT

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*Pour et avec Derri Berkani.  
À Léa, Noé, Nina. Et à Fabienne.  
À Christian.*





Celui qui écoute le témoin devient témoin à son tour.

ELIE WIESEL



Je dis souvent aux survivants : écrivez. Je leur répète : écrivez, écrivez. Ou faites écrire votre histoire. Je n'ose ajouter : un jour vous ne serez plus là, et qui alors recueillera vos paroles ? Elles s'envoleront ou seront balayées comme la poussière. À leurs enfants, j'explique qu'il faut tout conserver : lettres, photos, pièces d'identité, journaux intimes... Tout. On ne sait jamais, cela peut constituer des preuves, un jour. Des preuves, oui, il en faut, parfois. On ne sait jamais. Les choses disparaissent si vite, et on le regrette après. On le regrette toujours. Je l'ai observé tant de fois, tenez, hier encore, quand une amie a perdu sa grand-mère : elle s'est rendu compte qu'au fond elle ne savait rien d'elle...

Moi qui n'ai survécu à rien — si ce n'est à quelques petites humiliations —, je ne comprends pas mon obsession à retrouver des traces qui ne me concernent pas, ou si peu ou de si loin. Je ne comprends pas, mais j'insiste, j'insiste... J'y passe beaucoup de temps. J'ai un penchant : j'exhume des noms oubliés comme d'autres chassent des trésors ou cajolent des voitures. Je recherche des existences sur lesquelles on a posé un voile de silence. Je fouille dans les souterrains de l'histoire. Je poursuis des ombres. Je remarque les silhouettes. Je suis le bio-

graphe des fantômes. Oui, je passe beaucoup de temps avec des fantômes. Des noms depuis longtemps disparus me deviennent familiers. Je dis d'eux : je les connais, comme des amis perdus de vue. Parfois, il m'arrive même de faire découvrir aux familles des épisodes de leur histoire qui leur étaient inconnus. Je tente de retrouver des noms effacés comme on désire adopter un enfant.

Celui que je recherche en ce moment a disparu depuis plus d'un demi-siècle. Il est mort le 24 juin 1954. Il s'appelle Kaddour Benghabrit. Son nom est parfois orthographié Ben Ghabrit, Ben-Ghabrit, ou ben Ghabrit ; sur l'état civil, son prénom est Abdelkader. C'est fou comme autrefois on a pu être si négligent avec l'orthographe des patronymes. Son nom ne vous dit probablement rien : Benghabrit a fondé la Grande Mosquée de Paris en 1926 — sa création avait été décidée à la fin de la Grande Guerre en hommage aux soixante-dix mille soldats musulmans morts pour la France.

Pourquoi lui ? Pourquoi Benghabrit m'intéresse-t-il plus particulièrement et occupe-t-il tant mon esprit ? Je ne saurais trop l'expliquer — parfois, les interrogations n'appellent pas de réponses. J'en avais entendu parler pour la première fois au début des années 90, lors de la diffusion d'un documentaire à la télévision. Ce représentant des musulmans avait, disait-on, sauvé des Juifs de la déportation durant l'Occupation. Ça m'avait intrigué. Puis, le temps a passé. Trop vite. Mais cette histoire était restée ancrée dans un coin de ma tête. À tel point qu'une quinzaine d'années plus tard j'avais proposé à un ami écrivain de se pencher sur ce destin qui me semblait digne d'être conté, mais mon ami avait d'autres projets.

Alors, je me suis attelé à la tâche. Il m'importait tout particulièrement de montrer qu'un jour, au moins une fois, des Arabes et des Juifs ont marché main dans la main. J'avais

envie de prononcer le mot philosémite, et pas seulement de le prononcer. Sans doute, ce qui se passe aujourd'hui au Moyen-Orient et en France résonne-t-il fort en moi et a relancé le vœu de parler de ce haut dignitaire musulman qui aimait les Juifs...

Depuis deux ans et demi, je défriche des documents et je récolte des témoignages. On m'a souvent répété : « Mais les témoins sont morts aujourd'hui. » Sans doute ma quête est-elle vaine, néanmoins j'ai voulu recueillir, ici, ce qui demeure encore : quelques éléments de ce puzzle, des souvenirs même imprécis, de vrais récits aussi, la parole des enfants — des enfants qui ont soixante ou quatre-vingts ans — et des archives, ces bouts de papier qui n'ont que trop rarement été consultés et qui pourtant racontent tout un pan de cette histoire. Alors que les témoins directs ont pour la plupart disparu, j'ai retrouvé plus de personnes et de faits que je ne pouvais l'imaginer au début de ma quête. Cela ne constitue peut-être pas des preuves irréfutables, mais j'aurai fait mienne cette phrase tirée de l'Ancien Testament qui figure sur le fronton du Mémorial de Yad Vashem : *Et je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs un mémorial et un nom qui ne seront pas effacés.*

Des Arabes et des musulmans ont protégé des Juifs. L'étoile jaune a brillé avec le croissant, symbole de l'islam. Quel drapeau magnifique, que cette union de l'étoile jaune et du croissant!... Je ne sais s'il plairait à tout le monde, certains n'apprécient pas l'étoile de David. Je ne suis pas naïf : l'antisémitisme est la chose la mieux partagée au monde, depuis la nuit des temps. Les Arabes et les musulmans y prennent largement leur part. Je me souviens, enfant, il y a une trentaine d'années, j'entendais dans mon entourage proche, comme un leitmotiv : « celui-là est juif, celle-là est juive » ; quelle que soit la personnalité qui apparaissait sur l'écran de télévision,

j'entendais : « Michel Drucker, c'est un Juif! » « Mireille Mathieu, elle est juive. » « Nana Mouskouri, Sheila, toutes des Juives... » Le monde entier était juif et menaçant. Aussi, dans mes recherches, je n'occulterai pas ce délire. Je n'omettrai pas non plus de rappeler des réalités oubliées : il y eut, durant la Seconde Guerre mondiale, une légion SS musulmane, et une Brigade nord-africaine a frayed avec la Gestapo. Il faudra parler aussi de cet imam nazi, ami d'Hitler, qui a failli diriger la Grande Mosquée de Paris : Hadj Amin al-Husseini, le grand mufti de Jérusalem. Aujourd'hui, encore, il apparaît à certains comme un héros.

Pourtant, oui, des Arabes ont aidé des Juifs. Je m'étais étonné que sur les 23 000 personnes reconnues « Justes parmi les nations » par Yad Vashem, il n'y ait pas un seul Arabe. Pas un seul. Et pas un musulman de France, du Maghreb ou du Moyen-Orient. Et pourtant cette entraide a bien existé, oui. Voici des témoignages.

Il arrive à peine de New York, et malgré le décalage horaire et son grand âge, il semble plus en forme que moi. Les gardes du corps qui l'accompagnent en permanence m'ont fouillé. Elie Wiesel s'en excuse, il m'explique que, quelques années plus tôt, lors d'une conférence donnée aux États-Unis, un étudiant a tenté de l'enlever. Je lui dis que je comprends. La rencontre a lieu à l'hôtel des Saints-Pères, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement.

Je suis intimidé. C'est tout de même la première fois que je parle à un prix Nobel de la paix. Et certains de ses livres m'ont tant marqué, notamment *La nuit*, le récit de sa déportation. J'ai préparé quelques questions, et je mets un peu de temps à quitter mon cahier des yeux. Son visage est impressionnant, marqué. Ses yeux profonds et constamment plissés donnent le sentiment qu'il revient de loin. Son regard raconte une partie de son histoire : c'est un survivant.

L'entretien tourne autour du fait d'écrire (ou non) une fiction sur la Shoah. Il m'affirme que les romanciers peuvent tout se permettre, qu'il est même souhaitable que de jeunes auteurs s'emparent de ce sujet. « Mais il y a un danger, m'explique-t-il, c'est quand l'imagination remplace la réalité. Pour ma part, je n'ai jamais voulu écrire un roman sur la Shoah. Mais

je comprends que d'autres le fassent, c'est leur droit. Moi, je ne peux pas. Le seul risque de la fiction est de travestir la réalité, mais il en va de la responsabilité de l'écrivain. » Comme Jorge Semprun, il pense que le roman peut aider la mémoire. Il peut aider à entretenir la flamme. On peut aussi construire des fictions à partir de ces documents, ajoute-t-il.

Cette rencontre avec Elie Wiesel arrive alors que je m'interroge sur la forme que doit prendre mon travail : faut-il romancer un peu ou pas du tout ? Il ne s'en rend pas compte, mais il m'aide beaucoup : « Jamais on ne dépassera la force d'un document, d'un témoignage écrit. Jamais on ne pourra atteindre la profondeur du désespoir de celui qui l'a vécu. »

Puis il me dit cette phrase que je ne peux oublier : « Celui qui écoute le témoin devient témoin à son tour. » Il m'explique : tant que le témoin est là, il doit témoigner. Et quand le témoin n'est plus là — c'est le problème auquel je suis confronté dans mes recherches —, comme cela va bientôt être le cas pour ceux qui ont subi la Shoah ? « La mémoire est là pour nous protéger, mais il faut l'entretenir, la nourrir. » Après, il fait un signe en me montrant l'intérieur de son bras : « Ce numéro, je n'ai pas voulu l'effacer, comme certains l'ont fait — ce que je peux comprendre. Ce numéro, je le porte en moi. Il est là. Dans mes récits ou dans mes romans, j'écris sur la mémoire. Mais je ne veux pas être le dernier survivant, ce serait trop lourd à porter. »

« Celui qui écoute le témoin devient témoin à son tour. » J'ai écrit cette phrase plusieurs fois. Et je suis allé en quête de témoins pour ne pas rompre le fil ténu de la mémoire.



*Paris XIX<sup>e</sup>,*

**Rencontre avec Derri Berkani, cinéaste**

« Qu'est-ce qui s'est passé à la Mosquée de Paris pendant l'Occupation ? J'aimerais bien le savoir... » Il se pose la question, les yeux ailleurs, sans me regarder, dans ce petit bistrot du XIX<sup>e</sup> arrondissement. Cette question, il lui a consacré un documentaire : c'était le premier, il n'y en eut plus d'autres. Derri Berkani est le réalisateur de *La Mosquée de Paris : une résistance oubliée*. Le reportage a été diffusé en 1991, sur la chaîne que l'on appelait alors FR3, un vendredi soir. C'était en 1991, mais je sais que Derri Berkani y pensait depuis les années 70.

Dans son documentaire, il y a des témoignages clés. De ceux qui étaient vivants à l'époque. Albert Assouline et Ahmed Somia, qui racontent, détails à l'appui, comment des Juifs ont été hébergés à la Mosquée en attendant de fuir ailleurs. Un autre témoin important n'apparaît pas à l'écran — seulement dans des images d'archives : le chanteur Salim Halali. Lui aussi était vivant au moment du tournage, il avait soixante et onze ans. Si je donne ce nom aujourd'hui, il ne vous dira sans doute pas grand-chose. Salim Halali fut pourtant dans les années 50 l'un des plus grands chanteurs. Il popularisa la chanson arabo-andalouse au point de faire une immense carrière — des centaines de spectacles, des dizaines de disques — et d'amasser une fortune qu'il dilapida trop vite ensuite. On est sûr d'une chose : il était juif et il vécut à la Mosquée de Paris durant les années d'Occupation, et même un peu après. Quand il a quitté la Mosquée, c'était pour créer son propre cabaret, il en a même ouvert plusieurs, au Maroc également. On l'appelait Salim, mais d'après son acte de naissance son nom était Simon, Chemoune, Halali.

Kaddour Benghabrit, celui qui dirigeait la Grande Mosquée de Paris durant la Seconde Guerre mondiale, mort en 1954, est évoqué par son neveu, Hassan. Dans ce documentaire, visiblement tourné avec peu de moyens — plus tard, Derri Berkani me confiera l’avoir fait en quatre jours et quatre nuits —, Albert Assouline et Ahmed Somia étaient non seulement vivants, mais ils semblaient être en pleine possession de leurs moyens. Pourquoi n’a-t-on pas recueilli officiellement leurs paroles à l’époque? Albert Assouline a disparu avec ses preuves en 1994. Ahmed Somia s’est éteint la même année. Salim Halali meurt en 2005, dans l’oubli et la misère.

Le documentaire dure vingt-neuf minutes. Le fil rouge est constitué par l’intervention d’une jeune femme en quête de son ancêtre, elle découvre l’histoire de Si Kaddour Benghabrit — le mot « Si » est une contraction de « Sidi » que l’on peut rapprocher du mot anglais « Sir » et traduire par monsieur, monseigneur ou maître, c’est une marque de respect et d’affection. La tombe de Si Kaddour Benghabrit se trouve dans un coin de la Grande Mosquée de Paris — elle y est toujours, pas vraiment mise en valeur. Par moments ému, la voix éraillée, le Juif Albert Assouline raconte comment il a été sauvé et hébergé par la Mosquée, et comment des enfants juifs ont bénéficié de cette aide, soit ils se réfugiaient dans les combles inaccessibles au public, soit ils prenaient les escaliers des sous-sols qui débouchaient sur les égouts de Paris. Il dit : « Je suis arrivé avec un Algérien — un dénommé Yassou Rabah. On s’était évadés d’un camp de prisonniers. Notre idée était d’aller en Algérie ou au Maroc. Nous avons pensé à un lieu religieux pour nous abriter, et, bien sûr, il était hors de question d’aller dans une synagogue. On a choisi la Mosquée. Il a parlé de moi à un ami en lui disant que je n’étais pas musulman. Son ami a dit OK. »

Toujours dans ce documentaire, Albert Assouline affirme que 1 732 personnes sont passées par la Mosquée entre 1940 et 1944, la plupart étaient des enfants, et la plupart s'étaient abritées pour une ou deux journées dans les sous-sols et les combles. Ce nombre de 1 732 correspondrait au nombre de tickets de rationnement qui auraient été distribués, pas seulement aux Juifs mais aussi à des résistants français ou étrangers en fuite.

« Des rumeurs couraient dans les cafés et les restaurants autour de la Mosquée : on chuchotait que l'on pouvait y trouver refuge. On savait aussi que les Allemands venaient parfois fouiller dans l'enceinte religieuse. S'ils arrivaient, on leur demandait de se déchausser comme le veut l'usage. Le temps qu'ils enlèvent leurs bottes, on prévenait les fugitifs », raconte Ahmed Somia en souriant.

Dans un autre passage, on découvre une anecdote saisissante : on explique comment Salim Halali a échappé à la Gestapo. Pour prouver qu'il n'était pas juif, il a affirmé que son père était enterré au cimetière franco-musulman de Bobigny — ce qui était faux. Quand les gestapistes ont voulu vérifier, Si Kaddour Benghabrit s'est débrouillé pour que l'on grave, avant leur arrivée, le nom du père de Salim Halali sur une tombe du « carré des inconnus »...

Derri Berkani m'a invité à plusieurs reprises chez lui. C'est un puits de connaissances et d'anecdotes. Il a travaillé avec Rossellini, et joué dans son film sur saint Augustin. Je commence à le connaître un peu, et j'entrevois dans ses paroles et dans son regard un profond regret : celui d'avoir un moment détenu, presque physiquement, la possibilité de répondre à cette question — que s'est-il passé à la Mosquée de Paris durant l'Occupation? — et de ne pas l'avoir captée, saisie. Ce

regret vient du fait que lui, il a vu les témoins vivants. Il les connaissait bien. Il avait les preuves.

Derri est la première personne que j'ai rencontrée quand j'ai entrepris activement mes recherches — ses coordonnées étaient sur Internet. Au fil de nos rendez-vous, devenus réguliers, je me suis senti dans la peau de celui qui reprenait le témoin vingt ans après la diffusion de son documentaire. Ce sentiment de me retrouver dans une course où l'on se passe le témoin ne m'a jamais quitté.

*Jérusalem,*

**Irena Steinfeldt, commission des Justes de Yad Vashem**

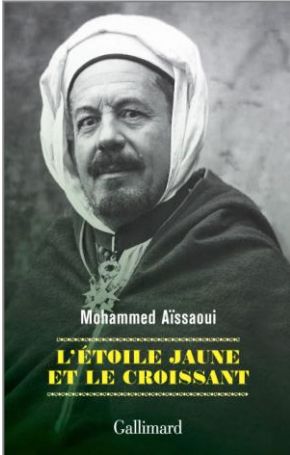
« Monsieur Halali était très malade, il nous était impossible de recueillir son témoignage. Il y avait aussi Albert Assouline, le docteur Albert Assouline, il est mort en 1994. On a écrit à sa famille. Elle n'a jamais répondu. Il y a peut-être des archives, elles étaient alors inaccessibles au public, vous savez, à cause du délai de cinquante années de conservation. » J'ai reçu un accueil chaleureux de la part d'Irena Steinfeldt, son travail au sein de Yad Vashem consiste à ouvrir des dossiers et à rassembler des preuves sous formes de témoignages directs, de lettres ou de documents. Elle travaille plus particulièrement à la commission des Justes parmi les nations. Elle ajoute que je pourrais peut-être chercher du côté de la commission des Affaires nord-africaines qui se trouve à Aix-en-Provence, aux Archives nationales d'Outre-mer.

Après quelques échanges par téléphone et par courriel, je voulais en savoir plus sur le travail et le rôle de Yad Vashem, à Jérusalem. Irena Steinfeldt m'écrit que l'institut commémoratif des martyrs et des héros de la Shoah a été établi en 1953

*Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 14 septembre 2012.  
Dépôt légal : septembre 2012.  
Numéro d'imprimeur : 82756.*

ISBN 978-2-07-013891-0/Imprimé en France.

245937



# L'étoile jaune et le croissant Mohammed Aïssaoui

Cette édition électronique du livre  
*L'étoile jaune et le croissant* de Mohammed Aïssaoui  
a été réalisée le 19 septembre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070138913 - Numéro d'édition : 245937).

Code Sodis : N53581 - ISBN : 9782072477171  
Numéro d'édition : 245939.